

**Grande Conférence de Charles Melman**  
***Le devenir des enfants dans la crise culturelle I***  
**Jeudi 4 février 2021**

Bonsoir à vous que je n'ai pas encore l'avantage de connaître ; et j'ai pris le parti, cette année, de parler avec vous de nos enfants, compte tenu du fait qu'on ne semble guère s'intéresser à eux dans le contexte des mutations culturelles qui sont les nôtres, [ils] n'ont pas l'air de compter beaucoup.

Ce ne sont pas des mutations culturelles quelconques, puisqu'on voit que pour eux la famille a tendance à disparaître, le domicile à être rendu incertain, l'école semble singulièrement manquer de certitude, la religion semble ne plus émerger aujourd'hui parmi nous que celle qui se réclame d'un radicalisme qui peut inquiéter, l'appartenance nationale est devenue secondaire ; le fil familial semble rendu moins certain par le fait que les générations précédentes, les grands-parents, semblent facilement plus s'occuper d'eux-mêmes que de leur descendance... Il semble même que ce soit la notion de descendance qui soit aujourd'hui en cause... Et que donc, il y a sûrement quelque intérêt, que je vais essayer avec vous d'illustrer, à voir ce qu'ils deviennent dans ce que j'appellerai ce maelstrom et qui a sûrement des côtés nouveaux que l'on serait... que l'on pourrait facilement traiter de « négatifs », alors qu'il y en a sûrement de très nombreux qui peuvent être qualifiés de « positifs ». J'écris bien sûr « positifs » et « négatifs » entre guillemets, puisque ce sont là des qualifications qui ont sûrement besoin d'être précisées.

Alors pour commencer et pour essayer de capter votre bienveillance, je démarrerai par une histoire.

Pas la théorie donc mais une histoire. Et comme je sais qu'il y en a sûrement parmi vous qui vous intéressez à la méthode, c'est-à-dire à l'épistémologie, pour me dire : « Mais attention, les théories, à leur façon ce sont aussi des histoires !, certes différentes de l'exposition classique d'un cas, mais on voit bien chez nos auteurs choisis, habituels... Pourquoi pas ne pas considérer Freud, qui sait très bien, avec beaucoup de talent d'ailleurs, raconter son cas, et puis en faire la théorie ? ». Et comme vous le savez, il y avait chez Freud cette inquiétude que l'on lise ses cas comme des romans, autrement dit des fictions parmi d'autres. Et à dire vrai, entre nous, qui est-ce qui pourrait dire que ses récits de cas ne s'apparentent pas à des fictions, celles en quelque sorte qui se sont trouvées élaborées par l'analyse, par la réflexion de Freud ?, d'où l'exigence

de celui-ci, que la rigueur scientifique vienne donner appui à ses histoires. Autrement dit, que l'élaboration théorique qu'il allait en donner soit la mieux faite pour rendre compte du roman de la fiction qu'il avait ainsi racontée.

Bon, jusque-là c'est relativement facile. C'est relativement simple, bien que, comme vous le rencontrez déjà, vous le rencontrerez, il y aura évidemment maints conflits dans un groupe normalement constitué sur les modalités du récit et sur les modalités de la théorie.

Sur les modalités du récit, qu'est-ce qui... ?, permettez-moi de prendre la chose un petit peu autrement..., qu'est-ce qui néanmoins apparente le récit du cas et la théorie supposée en rendre compte ? Ce qui les apparente, c'est que, dans les deux cas, qui sembleraient tellement différents et d'un agrément tellement différent..., c'est pourquoi, moi, je voudrais vous raconter une histoire... : on raconte toujours une histoire le soir aux petits et aux grands... Eh bien, ce qui les apparente, les histoires de cas et la théorie, c'est que dans les deux cas, il s'agit de chaînes causales. Un récit, c'est fait d'une succession d'éléments reliés par ce qui semble être le passage causal d'un élément à l'autre, et il en est évidemment strictement de même pour la théorie.

Alors j'entends malgré l'éloignement, la distance, vos objections : c'est que le récit, après tout est aléatoire. Je peux à chaque instant venir modifier l'organisation causale de ce texte, je peux fonder sa validité aussi bien par ce qui semblera sa rigueur stricte – qui ne manque pas d'ailleurs d'un certain charme – que le caractère absolument surprenant, aléatoire des éléments qui se succèdent, le tout est évidemment une question de style. Outre, bien entendu, le fait qu'avec le récit et comme dans toute observation clinique – et c'est un élément qui nous importe directement – les éléments discrets retenus par le récit comme significatifs varient évidemment selon la façon de les mettre en ordre ou de les occulter d'une manière à une autre.

Donc voilà que nous sommes soulagés : les récits sont aléatoires, alors que la théorie, évidemment, fonde son autorité sur le caractère nécessaire, impossible à bouger, à transformer, de la consécution des éléments inscrits. Un algorithme est là inscrit une fois pour toute, et ses conséquences vont se déduire de façon imparable et ne semblent laisser pas le moindre choix. Voilà donc, évidemment, le soulagement que nous attendons de la théorie face à la *poésie*, pour l'appeler par un terme exact, de nos récits de cas. Sauf que, voilà qui est bien embêtant, c'est que devant le même tableau, bien que, je le rappelle, il est modifiable selon l'approche que l'on peut en avoir, selon la façon dont on retient ou non les éléments significatifs, le même tableau

se prête à des théories différentes. Et moi qui étais enfin soulagé de pouvoir me flatter d'avoir une approche scientifique, tranquille, me conférant enfin une autorité qui ne serait pas simplement celle de ma bonne mine ou de ma réputation, mais qui serait immédiatement convaincante pour tous, je suis bien obligé de rappeler qu'il y a, des mêmes phénomènes, des interprétations théoriques après tout aussi diverses, quoique d'une écriture rigoureuse, que les récits eux-mêmes. Voilà quand même qui risquerait de nous... d'accroître ou de susciter notre perplexité.

Encore que, si l'on s'attarde un bref instant sur la façon dont a procédé Freud, on voit très bien d'abord son talent romanesque certain, qui lui a été reproché d'ailleurs par ceux qui se remparent de la rigueur scientifique, et le fait que ses récits étaient toujours réglés par une théorie majeure, qui était le principe Numéro 2 de la thermodynamique. C'était pour lui le grand principe organisateur du fonctionnement psychique... Je ne m'attarde pas là-dessus un seul instant, si ce n'est pour vous faire remarquer que Lacan, sur lequel il arrive à notre École de prendre appui, s'est avancé en disant qu'il donnait du texte freudien l'interprétation incluse dans la clinique-même que Freud avait élaborée, interprétation à laquelle Freud ne pouvait avoir accès du fait du retard de la linguistique à son époque. Mais qu'il y avait dans l'œuvre de Freud tous les éléments susceptibles de soutenir cette thèse essentielle, et dont nous n'avons même pas commencé encore à prendre toute la mesure et à juger de toutes les conséquences.

C'est-à-dire que cette écriture, qui s'avère ainsi maîtresse de nos destinées, est celle qui est déposée par le langage, et de telle sorte que ce fameux inconscient qui serait ainsi le moteur et le déterminant de nos conduites et de nos foutues existences, a pour corps matériel un écrit : un écrit insu évidemment de chacun, mais qui néanmoins règle son parcours, ses amours et sa pensée, éventuellement quelques échecs et quelques déconvenues, sinon quelques malheurs à l'occasion, mais qu'il est permis, donc, à celui qui est possédé par la parole, grâce à quelques artifices qui constituent la cure, de mettre à jour l'écriture qui le détermine, et donc d'avoir vis-à-vis de son aliénation une distance, une marge originale, et qui jusqu'ici n'était pas ouverte.

Quoiqu'il en soit, et je vais m'arrêter... Bien entendu, vous voyez, moi je voulais solliciter votre bienveillance, et vous voyez comment les objections que j'ai entendues de votre auditoire m'ont conduit à ce genre de remarques que je vais conclure en vous signalant la dernière. C'est que la rigueur du récit n'est pas du tout celle de l'écrit théorique. Le récit, en effet, met en place l'énigme permanente de la cause. Succession donc d'événements, mais le déterminant causal restant énigmatique, bien qu'on puisse avoir le sentiment d'une présence permanente et toujours

la même en tant que génératrice de l'histoire de chacun. Lorsque chacun se retourne un bref instant... il ne faut pas trop s'attarder sur son histoire..., il a évidemment le sentiment que dans la diversité des événements, des échanges, des propos, des réussites, des échecs, etc., qu'il a connus, il y a une permanence, une cause qui est là, mais qui, quoiqu'elle soit organisatrice du récit, échappe. Alors que dans l'écriture théorique, aucun mystère ! Je veux dire : c'est strictement ce qui se déduit de l'algorithme qui est générateur, donc de ce devenir propre à chacun.

Et enfin, mais peut-être cela vous intéressera - je reprends un vieux bateau, mais qui mérite, me semble-t-il, d'être remis à flots -, le récit suppose forcément un auteur. Il y a quelqu'un qui a mis cela comme ça en page. Avec, parmi les causes qu'il ignore, le fait que, d'une certaine façon, cette écriture qui semblerait ainsi aléatoire, cette écriture est néanmoins sous la dépendance d'une organisation à laquelle il va donner son nom d'auteur, comme s'il était l'auteur de cette fantaisie, alors que c'est cette apparente fantaisie qui fait qu'il y a là quelqu'un qui va se réclamer d'une identité responsable.

Je ne fais que ranimer pour vous une question qui est un peu négligée, la question de l'auteur : qui est l'auteur ? La question de l'auteur, qui - voilà au moins qui pourrait nous consoler ou nous réconcilier avec elle -, est également posée quand il s'agit de science, quand il s'agit de théorie. Et comme vous le savez sûrement, ne serait-ce que du fait que les querelles de priorité, par exemple, sont d'une grande fréquence en matière de développement scientifique et continuent assez facilement de ravager des milieux que l'on pourrait penser, du fait qu'ils sont scientifiques, un peu plus placides et posés devant ces questions d'amour propre.

Je vais donc..., vous voyez, j'y arrive, vous parler d'une histoire.

\*\*\*\*

C'est une histoire qui m'a en son temps intéressé, dans la mesure où elle est amenée à interroger ceux qui ont affaire à des questions qui ne sont pas secondaires.

Un charmant petit garçon de cinq ans, et qui a tout pour lui : il est beau, il est actif, il est plutôt gentil, il est intelligent, il est sensible... On va lui donner son prénom : il s'appelle Kévin. Il est à la mode, Kévin... Et il a un problème. Il y a un problème, c'est que ce charmant petit garçon, ce charmant petit blond, il frappe. Il frappe sa mère dès que celle-ci est amenée à intervenir pour qu'il se livre à des activités nécessaires : ranger ses jouets, se laver les mains,

se préparer pour le dîner à quitter sa tablette... Enfin les choses ordinaires de la vie ! Et il est évident que sa mère est douloureusement affectée par le fait que les relations avec ce charmant bambin soient aussi ingrates, parce qu'elle se sent désavouée bien sûr dans sa tâche. Mais enfin, jusque-là le problème est domestique. Malheureusement, il fréquente bien sûr l'école primaire, et à l'école, il frappe. C'est là que ça pose des problèmes nouveaux, puisqu'il est évident que les mamans des bambins, ainsi battus, viennent contester, protester, dénoncer, réclamer, exiger l'expulsion de ce bagarreur, de ce violent, sans que la cause d'ailleurs de ces frappes soit évidente, et que la maman se trouve évidemment devant le problème difficile d'avoir à résoudre, pour ne pas désocialiser cet enfant, cette surprenante difficulté.

Comme elle est évidemment moderne, elle va consulter un spécialiste, c'est-à-dire un psychanalyste pour enfants, dont il est notable que le bambin est séduit par lui. Je veux dire que les manifestations du transfert sont rapides et absolument évidentes, alors qu'elles sont chez lui plutôt rares. Il est très content d'aller le voir, il est très content de faire des dessins pour lui, de parler avec lui, etc. Je dois dire que ce psy a un peu une allure de pépé, de grand-père, sinon peut-être même de père Noël, pourquoi pas, j'en sais rien ! Mais en tout cas, cela donc se passerait plutôt bien, sauf qu'il continue de frapper, et le psy dit à la maman : « Vous savez, cet enfant est né par FIV et avec donation d'ovules – ce qui est fréquent –. Et, dit-il : « Moi j'en ai l'expérience, les enfants nés par FIV et par donation d'ovules présentent facilement ce genre de problème ». La maman est dépitée, parce que, que faire ? Elle est d'autant plus dépitée, que dans la famille il y a un premier enfant, et un premier enfant qui est remarquable, qui n'est pas quelconque, puisqu'il s'agit d'une fillette qui bébé a été autiste. Voilà donc, l'histoire se complique un petit peu. Ce bébé a été autiste, autrement dit indifférent à l'entourage et à tout ce qui pouvait venir le solliciter. Et ce bébé a été sorti de son autisme par l'intervention heureuse d'une psy, spécialisée dans ce genre de problèmes, et qui avec beaucoup d'efforts a réussi à l'éveiller, le réveiller, c'est-à-dire lui rendre le monde source d'excitations susceptibles de l'intéresser et être susceptible de lui être agréable. Puisqu'il y a lieu de penser que l'autisme infantile est une manifestation logique qui se produit chez les bébés dont le système de communication avec l'entourage ne se trouve pas entendu et récompensé.

Alors il y a, comme vous le savez, je ne vais pas vous l'apprendre, des thèses différentes et qui aujourd'hui, tiennent le haut de l'estrade, qui sont majoritairement impliquées, et qui voient dans ce déficit du bébé le signe d'un défaut, d'un malaise organique et génétique, et donc préconisent et engagent des activités de rééducation qui, effectivement, ont des effets

d'apprentissage, sans pour autant semble-t-il, vous le vérifierez vous-mêmes, donner à l'enfant ce que pour le moment j'appellerai cette spiritualité, cette âme, cette petite lumière, qui fait qu'on a affaire, non pas à un brillant étranger, mais à un gosse banal de la famille. Donc il y a à la maison une fillette aînée d'environ cinq ans par rapport à Kévin, qu'une psy a réussi à sortir de l'autisme, mais trop tard ; c'est-à-dire alors que se sont mis en place des troubles du développement, et en particulier neurologiques, encéphaliques, et de telle sorte qu'on a affaire à une enfant infirme psychomotrice qui n'a pas pu acquérir la parole, mais qui est éveillée, qui est sensible à l'entourage, qui l'apprécie en émettant des bruits variés, qui somatiquement reste fragile, mais qui n'est plus du tout autiste. Sauf qu'elle est, je dis bien, une handicapée psychomotrice et qui bénéficie de l'amour exceptionnel de sa mère et de son père.

Elle est leur enfant chérie, autrement dit, c'est son état qui est souvent précaire, qui est souvent mis en danger, qui est souvent incertain, mais c'est son état qui est le grand directeur, organisateur, ordonnateur de la vie familiale. Autrement dit, c'est cette gentille petite, jolie, bien soignée, avec un joli nœud dans les cheveux..., qui, avec son infirmité, régit la vie familiale. Et donc Kévin est susceptible de vérifier que ce qui le détrône d'une place privilégiée, ce qui rend ses exploits, ses réussites, ses défauts d'un ordre secondaire, ce n'est pas comme on pourrait l'imaginer dans une famille standard, la présence d'un père qui viendrait le séparer de sa mère et viendrait lui rappeler son statut de petit garçon, et qui a à apprendre à accepter son infériorité et à prendre modèle sur le père, mais ce qui constitue pour lui la séparation d'avec la mère, c'est la présence de cette sœur infirme au foyer, avec laquelle il a essayé très honorablement de jouer, il a essayé d'avoir un lien, une connexion avec elle. Mais elle n'est pas en mesure d'entrer dans cet échange avec lui, et il a fini par renoncer, quitte à ne pas accepter son sort.

Ce qui est sûrement délicat pour essayer d'interpréter son symptôme. Parce que comment est-ce qu'on passe de là à ce fait qu'il va se marginaliser, il va refuser son destin, ainsi en introduisant dans cette famille très bien faite, tout à fait honorable, qui vit dans l'aisance, dans l'intelligence et le bon goût des parents, le fait qu'ils ont chacun une activité sociale intéressante et qu'ils sont aisés, et qu'ils sont pleins de bonne volonté pour leurs enfants... Comment donc interpréter le fait qu'il ait cette inconduite ?

Devant l'échec des entretiens qu'il a avec cet enfant, le psy pour enfants, insiste sur le fait qu'il y a à l'origine cette donation d'ovules. Et au cours d'une séance, la mère a cette exclamation qui lui échappe et qu'elle entend avec horreur... c'est le terme qu'elle utilise pour

en parler... Elle se trouve en effet s'exclamer devant le psy : « J'aime Kévin comme si c'était mon fils ! » Et puis elle s'entend évidemment le dire. Elle en est horrifiée. Et, sous l'inspiration du psy pour enfants, comprend qu'il va falloir en parler à Kévin.

Il se trouve que le psy auquel sa mère rapporte ainsi la situation et dit qu'elle s'apprête donc à dire à Kévin qu'il est le produit d'une donation d'ovules, le psy, auquel elle raconte son intention, réagit violemment, s'insurge, et lui dit que la vie d'un enfant... le jour de sa naissance n'est pas celui de la préparation des éléments organiques qui vont servir à sa production, et d'où qu'ils viennent, mais que le jour de sa naissance est celui où le couple s'est retrouvé dans un lit et où le plaisir qu'ils pouvaient avoir dans cette situation pouvait avoir pour conséquence, pour effet, pour expression du désir, d'avoir un enfant, que c'est là que commence la vie de l'enfant, ce jour-là, dans ce lit ! Les Pères de l'Église ont dit ça il y a bien longtemps, mais il semblerait que ce soit grâce à la science une dimension que nous avons tendance à perdre, que nous avons tendance à oublier. Et de telle sorte que ce petit Kévin allait apprendre au nom de la vérité... tout le monde sait, il ne faut pas cacher la vérité aux enfants !...

Mais c'est quoi la vérité ?, où elle commence, la vérité ? Est-ce que la vérité est dans la genèse d'éléments organiques ou est-ce que la vérité, elle se constitue, elle naît avec le désir des parents ?

Le petit Kévin allait donc apprendre, au nom de l'amour que l'on a pour lui et des avancées des théories psy, il allait apprendre quoi ?, eh bien, qu'il n'avait pas de mère. Il n'avait pas de mère, puisque celle qu'il tenait pour sa mère ne l'était pas. Ce n'était pas elle qui avait fourni les ingrédients nécessaires... Je me sers volontairement de ce terme d'ingrédients qui ne sort pas de ma bouche mais qui sort d'une patiente... Que donc celle qu'il appelle maman n'est pas sa mère. Et que d'autre part, il n'a pas de mère, puisque celle qui a donné les ovules n'est pas sa mère. Non seulement elle ne sera pas retrouvée, mais en outre on ne l'a jamais souhaité, elle n'a jamais voulu être la mère du produit fécondé de ses ovules qu'elle a donnés pour une naissance ne lui appartenant pas.

Qu'est-ce que peut devenir un gamin, cinq ans, joli petit gamin, dans les circonstances que je viens de dire, et à qui on va raconter, au nom de la vérité, que les ovules qui sont générateurs de sa procréation sont ceux d'une autre femme qui les a donnés à sa mère ? Qu'est-ce qu'il peut devenir ? Avec pour incidence une remarque que l'on se fera *mezzo voce* : la vérité qui est ici

évidemment sollicitée, comme si elle était maîtresse du jeu et guérisseuse par elle-même !, la vérité, le problème c'est de savoir à quoi elle sert !

Comme le fait remarquer à l'occasion Lacan dans un de ses séminaires, je ne sais plus à quel propos : Si je viens dire, au nom de la vérité, au policier vichyssois qui est là, que mon voisin est juif, c'est la vérité à n'en pas douter ! Mais pour quel effet ? Pour faire quoi ? Je vous ferai remarquer que vis-à-vis de la vérité, ce que nous appelons la vérité, nous sommes souvent très embarrassés. En l'occurrence il s'agit souvent d'une vérité factuelle : ça s'est passé comme ça, donc ce n'est pas quelque chose qu'on peut discuter. Y a pas de mensonge possible là-dessus, c'est comme ça, c'est une vérité factuelle. Mais est-ce que c'est une vérité qui est susceptible de contribuer à l'organisation subjective de l'enfant, si tant est que l'on suppose que la subjectivité de l'enfant à procréer, a commencé avec la croissance tissulaire des éléments qui allaient être nécessaires, qu'il allait falloir mettre ensemble pour donner naissance à ce petit ? Est-ce que c'est sa vérité ? Ça a été pour les parents un élément factuel vrai, mais est-ce que pour l'enfant, c'est une vérité factuelle qui intervient dans la genèse de sa subjectivité, ou est-ce que c'est au contraire un élément qui va tuer une subjectivation possible ? Qu'est-ce que c'est qu'un enfant qui n'a pas de mère ? On connaît évidemment les enfants qui n'ont pas de père. Mais un enfant sans mère, ça ne s'est pas encore inventé ! Eh bien voilà ! voilà quand même le progrès de nos modifications culturelles, on va pouvoir envisager des enfants sans mère. J'ai l'air de plaisanter, mais vous verrez que ce ne sont pas que des plaisanteries.

Il reste donc la question : Pourquoi est-ce qu'il frappe celui-là ? Il n'est pas méchant ! Et il se fait sévèrement réprimander ! Sa mère souffre de voir que son amour pour lui se trouve récompensé par le fait que pan ! il lui envoie un coup, et qui parfois même peut lui faire mal. Et puis ça ne lui permet pas, ça ne lui donne pas accès à une vie sociale !

Alors évidemment, il nous faut retenir, du fait que la maman, je le répète, est une personne active, intelligente, pleine de bonne volonté, qui a une place reconnue dans le monde où elle travaille... la maman a eu une enfance difficile, puisqu'elle se souvient parfaitement comment dans son berceau elle passait des journées à se balancer. Nous connaissons tous, ça a pu arriver à certains parmi nous, d'avoir comme ça une première enfance et même une seconde enfance, c'est impressionnant, souvent, quand on les voit, ces gosses qui passent comme ça des heures à se balancer. Et elle se balançait, parce qu'elle avait elle-même une maman, brillante, et qui préférait les bénéfices sociaux d'une féminité, la sienne, cette maman qui était fort appréciée et encouragée et courtisée, et qui préférait donc les bénéfices de cette féminité à la maternité à

laquelle elle était confrontée, c'est-à-dire celle des gosses, les siens dont elle devait s'occuper et dont elle ne s'occupait pas.

Alors comme on le sait, ce genre de difficulté, qui n'est pas exceptionnelle, est souvent corrigé par l'excellence d'une tante, d'une grand-mère, ou d'une nourrice. Les nourrices sont souvent pleines de bienveillance pour ce genre d'enfant parce qu'elles sont sensibles à ce qui est leur détresse. Mais dans le cas de la maman de Kévin, elle n'avait pas eu le bénéfice donc d'un substitut maternel, et elle avait donc dû se débrouiller par ses propres moyens, sa propre volonté, sa propre intelligence, et elle y était d'une certaine manière parvenue. Sauf que son premier enfant était autiste, parce qu'elle ne savait pas déchiffrer, elle ne savait pas entendre, elle ne savait pas analyser les signaux de communication que cet enfant adressait : les grognements, les pleurs, les cris, les modifications respiratoires, les signes de douleur, le regard... Elle ne le savait pas, puisqu'elle-même ne l'avait pas connu. Et de telle sorte donc, qu'à vouloir traiter en une mère formée par les manuels que l'on rédige pour les jeunes femmes afin de les aider, d'avoir été une mère pédagogue, n'a pas eu le meilleur résultat.

On est toujours devant cette énigme : Mais alors pourquoi il frappe ? Tant d'autres possibilités lui sont offertes pour dire ce qui ne va pas pour lui. Il ne frappe pas son père qu'il aime beaucoup d'ailleurs, comme sa mère ! Mais pourquoi, pourquoi il frappe ? Et pourquoi il se rend la vie aussi difficile, puisqu'il lui arrivera évidemment de se faire frapper en retour, d'être désavoué, d'être mis au coin... le scénario habituel... et à l'école d'être écarté des autres, etc.

Alors c'est l'endroit où nous allons, et c'est pourquoi je vous raconte cette histoire, sortir du récit que je n'ai pas quitté tout du long pour nous référer à un brin de théorie. Comme je l'ai évoqué en cours de route, la séparation d'avec sa mère s'est faite non pas par l'intervention symbolique... vous me permettrez de souligner ce mot bien que je n'aie pas de tableau pour l'inscrire et le souligner..., ce n'est pas par l'intervention *symbolique* d'un père, mais par le traumatisme réel, le traumatisme réel lié au fait que la présence d'un autre enfant, qui parce qu'il était infirme..., non pas parce qu'il était plus beau, plus, plus... non !..., c'est parce qu'il était malade qu'il bénéficiait d'un privilège de l'amour parental, et que lui-même était donc définitivement réduit, et à ses yeux évidemment, à occuper le statut de second rang.

J'ai évoqué, en cherchant à le souligner, l'intervention *symbolique* d'un père. Elle est symbolique en ceci, c'est que si le père se substitue à l'enfant comme étant celui qui, non

seulement est le préféré de la mère mais celui dont elle tient compte, dont elle respecte l'autorité, alors il reste à l'enfant à entrer dans le processus où cette séparation de sa mère est riche pour lui de promesses, de promesses liées à l'identification à celui qui est donc l'agent de cette séparation, et à la promesse d'être lui un jour, lorsqu'il en aura les moyens physiques, lui-même un jour susceptible, comme son père, de tenir son statut auprès d'une femme. C'est donc une intervention qui est écrite dans tous les manuels, dont on vous rebat les oreilles bien qu'elles ne soient plus forcément tellement d'actualité, mais ce n'est pas le propos de ce soir... C'est donc une intervention, une séparation qu'un enfant est capable de concevoir avec la genèse chez lui d'un double mouvement, qui est celui de l'amour pour celui qui ainsi lui ménage la place d'un avenir... Je ne suis pas en train de parler de la fille, on n'en parlera éventuellement une autre fois, et également la haine pour le fait qu'il se trouve ainsi écarté de celle pour laquelle il espérait compter.

Mais en tout cas, cette intervention paternelle que je suis en train d'évoquer, elle n'est pas fictive, elle a effectivement des effets dans la réalité, puisque c'est le moment où l'enfant entre – à la surprise des parents quand ils sont attentifs – dans une activité sexuelle, du fait même de cette opération qui n'attend pas en quelque sorte qu'elle soit confirmée par cette possibilité, celle de son âge et de son statut social, il entre dans l'activité sexuelle qui est donc celle de la sexualité infantile, que Freud a découverte au grand scandale, au grand dam des familles et des confrères. Mais ça a pour effet cette entrée dans une activité sexuelle qui, en général mais pas toujours, va s'épuiser pour laisser place à ce que Freud a appelé la période de latence. Mais pas toujours, il y a des enfants chez qui l'activité sexuelle se poursuit sans rupture jusqu'à l'adolescence ainsi.

Donc frappe *symbolique* ! Symbolique, elle n'a impliqué aucun geste, ni aucune violence, aucun geste qui soit celui d'un traumatisme exercé sur l'enfant.

En revanche, le privilège ainsi accordé à une aînée, dont les qualités négatives vont en faire l'objet privilégié de la mère et du père, constitue à vrai dire ce qu'il faut bien appeler un traumatisme. Si on veut différencier ce que c'est une action symbolique et une action traumatique, on en a ici tout à fait l'exemple. Et voilà un enfant qui va systématiquement éprouver le semblable comme étant le rival qui l'empêche d'accéder à la reconnaissance, et vis-à-vis duquel il va exercer le coup que lui-même a pu éprouver à l'occasion de cette conduite. Traumatisme réel et non pas coup symbolique. C'est très fâcheux pour lui de ne pouvoir avoir

affaire à un semblable que soutenu par ce modèle qui l'a marqué dans sa famille, c'est-à-dire où le petit semblable, autrui, est un usurpateur, et vis-à-vis duquel il doit se faire reconnaître, c'est lui qui est le patron !

Comment, puisque c'est quand même ce qui est notre souci : nous ne sommes pas là seulement pour faire de jolies figures, qu'elles soient rhétoriques, ou graphiques, ou autres... mais voilà un gosse qui est en souffrance, et comment peut-on l'aider à en sortir ? Vous imaginez bien que ce n'est pas le genre de construction que je vous ai proposé pour rendre compte de son symptôme qui est susceptible de lui être expliqué, et qui est susceptible de l'apaiser. On s'en doute bien ! Et c'est à cet endroit-là, et c'est le point sur lequel je compte vous laisser ce soir, c'est le point qui débouche sur quoi ? Sur votre génie propre. Alors ça, vraiment, de quoi je parle ? Génie propre ? Mais oui ! Parce que ce n'est pas écrit quelque part la façon de procéder. Cette histoire, elle-même, n'est pas écrite quelque part avec la recette « comment faire ? ». Et comme je l'ai évoqué pour vous tout à l'heure, ce n'est pas du tout la référence à la vérité qui va sauver cet enfant, sinon qu'elle va l'achever pour de bon cette fois ! Donc ce à quoi il est fait appel, c'est ce à quoi il sera fait appel souvent à vous si vous exercez avec des enfants. Qu'est-ce que vous allez inventer pour lui faire comprendre que ce n'est pas comme ça que ça peut marcher pour lui ? Pour vous mettre sur la voie... parce que je suis comme d'habitude, j'ai cette réputation, je suis généreux... Alors pour que vous ne vous tourmentiez pas trop ce soir, et pour vous mettre sur la voie, je vous dirai qu'il est évident que la première chose à faire, c'est de lui parler de son rapport à sa sœur. Et de ce que ça peut être pour un brillant petit garçon de voir que le modèle chéri que lui proposent ses parents, celui en tout cas qui a tous leurs suffrages, alors que lui-même évidemment est décrié à cause de ses violences, que le modèle chéri est premièrement une fille, parce qu'il y a de la virilité dans sa façon de contester, dans sa façon de faire, et deuxièmement une enfant infirme. Qu'est-ce qu'on attend de lui ?

Donc, si j'étais vis-à-vis de cet enfant en position de maître d'œuvre, je commencerais sûrement par lui parler de sa sœur, du fait qu'il peut l'aimer aussi, bien sûr, mais que c'est toujours compliqué, et qu'il peut se trouver qu'il a le droit aussi de ne pas l'aimer. Et de commencer à, un petit peu..., de voir ce qu'il en éprouve.

Je crois donc que cette histoire, que j'ai choisie pour commencer ces conférences avec vous, a la faculté d'abord de nous plonger dans un monde très moderne, avec des valeurs et des situations tout à fait nouvelles, d'aborder un cas qui n'a rien d'exceptionnel, où c'est

évidemment notre savoir qui est interrogé, qui est mis en cause à l'occasion, au passage – mais ce n'est pas négligeable – notre rapport à ce qu'on appelle la vérité. Est-ce que notre boulot de psy, c'est simplement de venir dévoiler ce qui est caché dans une famille ? Est-ce que ce n'est pas en ça que ça consiste ? Et puis enfin, et surtout, de savoir que, puisque rien de tout ça n'est écrit à l'avance, et que vous qui vous intéressez à la psychopathologie avez à savoir que vous ne trouverez pas les recettes dans les livres, et que vous aurez à faire travailler votre génie propre, que vous en ayez un ou que vous n'en ayez pas un, mais que vous serez quand même amené à le faire travailler, et sans angoisse, sans inquiétude, et avec une certaine sévérité, et en sachant que c'est la situation. Eh bien, que vous avez pour ce charmant petit garçon, vous avez à trouver les modalités susceptibles de passer du traumatisme qu'il vit et qu'il répète, à la sanction symbolique, dont, par son attachement à son père, il montre qu'il n'attend que ça.

Voilà donc ce que je souhaitais vous raconter ce soir. Il est traditionnel de vous passer la parole pour voir si vous avez des remarques ou des questions. Si c'est le cas, vous y êtes cordialement conviés. Donc c'est à moi maintenant de vous écouter si vous avez quelque chose à dire.

*Étudiante* – Bonsoir Mr Melman. J'ai plusieurs questions, mais je ne veux pas prendre tout l'espace. Je voulais seulement vous poser la question : Pourquoi dites-vous que cet enfant n'a pas de mère ? Est-ce parce qu'il est né d'un don d'ovules ou est-ce parce que la mère ne le reconnaît pas comme son vrai enfant, et elle le dit ?

*Ch. Melman* – Je suis content que vous posiez cette question, parce que ce n'est pas du tout ce que j'ai dit. Et donc vous m'avez entendu, mais c'est aujourd'hui très très fréquent, vous m'avez entendu complètement à côté. Je n'ai pas dit que cet enfant..., non seulement je n'ai pas dit qu'il n'avait pas de mère, mais j'ai refusé, je me suis opposé au fait qu'elle puisse lui dire une vérité physiologique et organique qui aurait privé cet enfant de mère. Qui l'aurait privé, puisqu'elle lui aurait signifié qu'elle n'était pas sa véritable mère, puisque les ovules n'étaient pas les siens ; et que quant à la propriétaire des ovules, personne n'en a nulle part noté l'identité. Et si ça avait été le cas, ça aurait été celle d'une personne qui à aucun moment n'avait la moindre raison de reconnaître son enfant dans ce produit. Et ce n'est pas pour ça que la donneuse l'avait fait. Elle l'avait fait pour qu'une autre femme puisse être mère. Donc je suis content que votre question me donne l'occasion de rectifier ce malentendu.

*Étudiante* – Je vous remercie.

**Ch. Melman** – Est-ce qu’il y a d’autres malentendus ou bien entendus ?

**Étudiant** – Bonsoir Mr Melman **Ch. Melman** – Bonsoir !

**Étudiant** – J’ai une petite question : Est-ce que ce petit boxeur aurait pu être de la même façon une petite boxeuse ?

**Ch. Melman** – Je n’en sais rien ! Vous posez une excellente question. Ce sont des cas de figures, ce sont des cas d’espèces, et il n’y a pas de loi générale dans cette matière. Heureusement d’ailleurs ! On ne peut pas le dire. On pourrait à titre... si vous avez un talent romanesque, que vous aimez l’exercer, vous pourriez écrire l’histoire d’une petite fille confrontée à cette situation. C’est-à-dire là où l’on offre à ce que sont ses rêves d’avenir, on lui offre comme modèle une enfant déshéritée. C’est une histoire à écrire sûrement.

**Étudiant** – Les rapports à la sœur seraient peut-être différents ? Je ne sais pas si...

**Ch. Melman** – Vraisemblablement, oui, bien sûr ! Et puis elle pourrait, par exemple... Mais enfin ! Mais elle pourrait réagir très facilement par une dépression. Ce qui n’est pas le cas de ce petit garçon ! Vous verrez, tant qu’il frappe, il est actif et il n’est pas déprimé. C’est pas mal déjà.

**Étudiante** – Excusez-moi, je ne sais pas si je peux poser une question également.

Bonsoir. Déjà je vous remercie beaucoup pour cette intervention vraiment très riche, et je voulais demander si cet enfant pourra vivre toute sa vie avec ce « secret » ou est-ce qu’un jour il faudra que les parents en parlent ou... ?

**Ch. Melman** – Voilà ! J’aime beaucoup votre question et je vous dis tout de suite pourquoi. Parce que ce n’est pas un secret. C’est-à-dire ce n’est pas un mensonge et encore moins un mensonge par omission. C’est quelque chose qui tout simplement n’a pas sa place dans une biographie ! Donc ce n’est pas un secret, ce n’est pas l’élément d’une histoire que l’on serait venu dissimuler ! C’est un élément qui tout simplement est inexistant dans une biographie. Et votre question permet d’en prendre toute la mesure, qui est importante. Il faut que nous soyons nous-mêmes justement drôlement mal foutus pour pouvoir un seul instant penser que cette circonstance est organisatrice d’une histoire individuelle. Ça n’appartient pas à la biographie. Ça appartient aux modalités que les parents ont pu avoir pour vaincre l’obstacle qui était déjà l’âge avancé de la mère, de la future mère, etc. Mais ça n’est pas un élément qui appartient à la biographie de cet enfant.

**Étudiante** – Oui, c’est intéressant, parce que j’avais eu des situations qu’on m’avait racontées, comme quoi les mamans qui avaient recours à des dons d’ovules pouvaient inconsciemment rejeter un petit peu l’enfant parce qu’elles savaient que ce n’était pas le leur, et donc du coup l’enfant inconsciemment savait qu’il y a quelque chose qui n’allait pas. Mais voilà...

**Ch. Melman** – Tout à fait, vous avez raison, c’est tout à fait possible. Mais en réalité, figurez-vous que ce n’était pas le cas. Et il se trouve, l’une des objections qu’a faite la mère c’est : « Mais il finira par le savoir ! », puisque l’entourage, ça n’avait pas été dissimulé à l’entourage familial cette circonstance. Donc l’enfant il finira par le savoir. Mais il finira par savoir quoi ?

Il finira par savoir que sa mère aimait déjà tellement l’enfant qu’ainsi elle pouvait développer dans son sein et à qui elle pouvait donner le jour, elle l’aimait déjà tellement qu’elle n’a pas refusé l’aide médicale qui allait lui permettre de l’avoir, cet enfant. Et que c’est donc cette circonstance, s’il l’apprend un jour, donc un témoignage d’un supplément d’amour, encore plus aimé que si ça avait été son propre..., ses propres ovules, parce que vraiment cet enfant, elle le voulait, alors même que c’était devenu organiquement difficile. C’est comme ça la vérité. Alors si on parle de vérité, eh bien c’est là la vérité des choses.

**Étudiante** – Mr Melman, excusez-moi, juste une petite question. Je suis en Coursus général, en première année, et donc pas encore dans la clinique suffisamment pour savoir comment l’éclairage théorique qui arrive et qui va vous permettre d’être guidé et de guider l’analyse, va intervenir par rapport à l’écoute flottante que l’analyste mène pour comprendre ce qui se passe. Est-ce que c’est un temps qui arrive à se superposer au travail avec l’expérience, j’imagine rapide, ou est-ce qu’au contraire, c’est un temps de recul que doit prendre l’analyste à un moment donné ?

**Ch. Melman** – Je crois surtout qu’il ne faut pas confondre l’écoute flottante et la référence théorique. La référence théorique n’a rien de flottant. La référence théorique est très précise. Et quant à l’écoute flottante, elle permet justement de s’autoriser à ce que les éléments du tableau qui se présentent ne soient pas significatifs a priori, mais qu’ils puissent prendre leur qualité, leur importance au moment de la constitution de la naissance même du tableau. Et donc, l’écoute flottante est une dimension, la référence théorique en est une autre.

**Étudiante** – Merci.

**Ch. Melman** – Eh bien là-dessus, je vais vous dire bonne soirée et au mois prochain. À bientôt donc !

*Transcription : Solveig Buch  
Relecture : Anne Videau*